

# Postféminisme : l'ère de l'ambivalence

Autor(en): **Pralong, Estelle**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[97] (2009)**

Heft 1529

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-283262>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Postféminisme l'ère de l'ambivalence

Un monde complexe, fragmenté et aux repères brouillés.

Nos sociétés occidentales ne répondent plus aux catégories de pensée binaires de la modernité. Nous vivons dans un monde à la fois globalisé et individualiste, consumériste et apolitique.

Ces transformations profondes se retrouvent dans les représentations culturelles et, bien sûr, dans la (re)construction des rapports sociaux de sexe.

Les rôles assignés aux hommes et aux femmes ne sont jamais neutres, ils reflètent l'idéologie dominante d'un lieu et d'un temps.

La revue *Nouvelles Questions Féministes*\* a cherché à comprendre ce que les industries culturelles contemporaines nous disent du genre aujourd'hui.

\*Nouvelles Questions Féministes (NQF).

*Figures du féminin dans les industries culturelles contemporaines*, vol.28, no 1, 2009.

Site Internet : [www.unil.ch/liège/nqf](http://www.unil.ch/liège/nqf)

Estelle Pralong

Postféminisme. Ce terme revient de manière récurrente, notamment dans les médias, et veut souvent signifier la fin du féminisme. L'égalité entre homme et femme serait – dans les sociétés occidentales – désormais acquise et le féminisme dépassé voire ringard. Pourtant, non seulement l'égalité de fait souffre de nombreuses exceptions: les femmes sont minoritaires dans les sphères de pouvoir, un nombre non négligeable d'entre elles butent contre le sexisme, la pauvreté et la violence. D'autres doivent assumer la double journée de travail et les exigences des rôles de travailleuse, mère, épouse et amante. En outre, le terme postféminisme lui-même se réfère au féminisme. Nos sociétés sont marquées par quarante années de lutte et ont intégré certains acquis féministes dans leurs pratiques, leurs discours, leurs représentations culturelles. Le postféminisme est à la fois le fruit du mariage – forcé ou non – entre le postmodernisme et le féminisme. Ce ne serait donc pas la fin du féminisme mais plutôt l'ère de l'ambivalence: la reconfiguration postmoderne du genre échappe désormais à l'opposition classique entre féminisme et antiféminisme.

«... les consommatrices contemporaines de culture populaire (et les héroïnes dans lesquelles elles se reconnaissent) ne ressemblent pas à leurs mères, elles privilégient un modèle au moins partiellement émancipatoire où la liberté sexuelle et l'autonomie financière sont des évidences. Le nouveau problème que la critique culturelle féministe est en demeure de résoudre, c'est celui de la collision entre ces valeurs et la persistance, sous des formes adaptées à l'air du temps – de la dépendance sentimentale et des idéaux traditionnels de la féminité.» NQF, p.8.

Lorena Parini, une des protagonistes de la revue francophone et politologue à l'Université de Genève, a accepté de répondre à nos questions postféministes.

*L'émilie* Qu'est-ce que le postféminisme, et plus particulièrement qu'elle est votre définition du postféminisme dans le cadre du dernier NQF?

Lorena Parini: Cette notion occupe une place de choix dans l'analyse féministe de la culture contemporaine – télévision, art, littérature, cinéma, musique. Elle veut signifier ce que la culture actuelle fait des acquis du féminisme et des injonctions à la féminité qui traversent l'espace culturel. Il ne s'agit pas en effet de nier les acquis du féminisme. Cependant, les industries culturelles contemporaines jouent de l'ambiguïté que génère la contradiction entre féminisme et féminité.

*Le postféminisme – inscrit dans la postmodernité – semble impliquer un rapport ambivalent au passé. Comment expliquez-vous cela, si l'on songe par exemple aux jeunes femmes qui ont tendance à «oublier» l'histoire du féminisme et notamment que les droits fondamentaux des femmes n'ont été acquis que récemment?*

Le rapport ambivalent au passé est l'un des phénomènes que relève le postféminisme. Les combats politiques du féminisme ont apporté un ensemble d'avancées en matière d'égalité formelle entre les sexes; ils ont également montré le caractère construit et assigné – par les hommes – de l'identité féminine. Les jeunes femmes d'aujourd'hui, tout en admettant que leurs mères et grands-mères ont fait avancer la cause des femmes, se trouvent devant cette aporie qui consiste à devoir se comporter comme de «vraies femmes» selon les canons masculins – tout en assumant l'autonomie et la liberté que le féminisme a porté avant elles.

*Les frontières entre féminisme et antiféminisme sont brouillées. Comment expliquez-vous cela?*

Les jeunes femmes se trouvent face à un dilemme qui consiste soit à assumer les acquis du féminisme avec sa critique du féminin assigné par le regard des hommes, soit à refuser le féminisme car porteur d'une «dé-féminisation» de leur identité. Pour certaines, les combats collectifs du féminisme se réfèrent au passé alors que leurs combats actuels sont plus individuels. Les industries culturelles contemporaines reflètent ces ambiguïtés au travers des figures du féminin qui, comme Bridget Jones ou les héroïnes de *Sex and the City*, sont financièrement autonomes mais restent adossées au rêve du prince charmant.

L'article de Maxime Cervulle\* – *Quentin Tarantino et le (post)féminisme. Politiques du genre dans Boulevard de la mort* – revient sur les polémiques suscitées par ce film concernant la représentation de la violence contre les femmes au cinéma. Pour certain.e.s, il s'agit d'une célébration de la force féminine, de sa capacité à résister et à se venger. Un film féministe donc. Pour d'autres, un énième exemple de la sexualisation de la violence contre les femmes.

\* NQF, p. 35-49.

*Synopsis: Un cascadeur poursuit des jeunes femmes pour les tuer à l'aide de sa voiture «à l'épreuve de la mort» et, dans la première partie du film en assassine quatre. Dans la seconde partie, les trois femmes agressées lui résisteront et seront à même de se venger de lui.*

*Boulevard de la mort* (2007) se veut un hommage aux films d'exploitation des années 70. «Les films d'exploitation, aussi appelés *grindhouse movies*, sont des productions à petit budget qui exploitent le scabreux et le sensationnel, sans prêter grande attention à la forme. Les femmes sont souvent au centre de cette exploitation, qui traite surtout de ce qui a trait au fantasme – en général masculin.» (1). Le film de Tarantino s'apparente au *Rape and Revenge* movies dans lesquelles la femme agressée – ou ses proches – se venge des préjudices subis. Le réalisateur a intégré la critique féministe adressée aux films d'exploitation et affirme d'ailleurs que sa principale source d'inspiration est l'ouvrage de Carol Clover, *Men, Women and Chain Saws* (1992).



*Boulevard de la mort* (2007)

### *Masculines et hyperféminines*

Un hommage aux films d'exploitation mais aussi à la culture féministe des années 70. Cependant, cette dernière est présentée comme dépassée. Une ambivalence toute postféministe. En outre, le pouvoir féminin est incarné par des femmes aux références et aux codes masculins – grosses bagnoles, plaisanteries salasses, violence. Le féminin est dévalorisé comme en témoigne la scène au cours de laquelle les jeunes femmes – afin d'emprunter une grosse bagnole – abandonnent leur amie, la plus féminine, au propriétaire en la présentant comme une actrice porno. C'est le viol assuré et aussi la marque d'un féminisme apolitique et individuel. De plus, si les trois jeunes femmes se vengent, ce n'est que de leur propre agression. La mort des femmes de la première partie du film restera impunie. Enfin, l'ambivalence résulte aussi de ce que ces femmes à la force «masculine» incarnent également l'hyperféminité: elles sont belles, érotiques, adorent la mode et aiment les hommes. Un mélange détonnant de féminité et de féminisme...

(1) Briana Berg, *émilie* no 1527, p. 22.